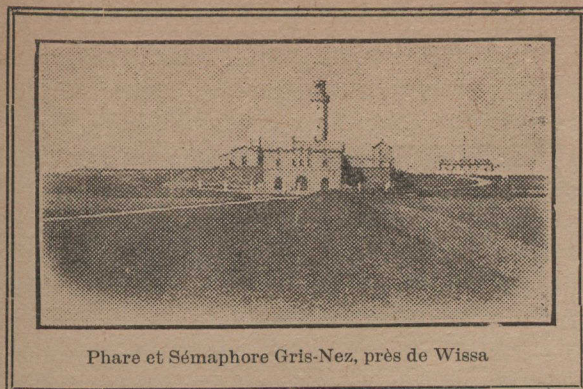




Phare et Sémaphore Gris-Nez, près de Wissant

Vous me demandez, mon cher ami, de vous dire, en toute sincérité, ce que je pense des mariages mixtes. Un jeune protestant, ajoutez-vous, s'est épris de votre chère Ethel, et celle-ci n'aurait pour lui que de l'attrait s'il partageait les mêmes croyances qu'elle. William Robertson est un garçon intelligent, bien élevé, distingué, qui vous plaît beaucoup. Vous êtes porté à le désirer pour gendre, et cependant vous éprouvez une crainte vague causée par la différence des religions des jeunes gens. Déjà plusieurs fois, me dites-vous encore, alors que la conversation s'élevait peu à peu, et sans qu'on sût bien pourquoi ni comment, dans la région des discussions philosophiques, vous vous êtes aperçu de la fondamentale opposition des conceptions de ces deux intelligences, des convictions de ces deux âmes, l'une s'appuyant sur le principe d'autorité, l'autre, sur le libre examen. Et vous vous demandez que faire pour assurer le bonheur de votre enfant bien-aimée. Elle-même est inquiète, incertaine, et cherche un conseil que vous n'osez pas lui donner. Vous vous êtes alors souvenu que je suis son parrain, que le Sacrement du Baptême a établi entre nous une parenté spirituelle et vous me priez de vous exprimer mon sentiment, de partager ainsi la responsabilité paternelle qui vous effraie en ce moment.

Je me suis demandé quelque temps ce que j'allais vous répondre; je me borne en définitive à vous envoyer quelques pages de mes souvenirs intimes (je n'ai changé que les noms propres): vous pourrez les communiquer à ma filleule si bon vous semble. J'y ajouterai un court commentaire.

— "Alors, c'est entendu: rendez-vous au port, demain matin, sept heures précises. Bonsoir: mes salutations chez toi."

Et sur ces mots, Maurice de Vireux m'avait quitté pour regagner "la Tempête", la villa que sa famille occupait depuis deux mois bientôt. Je me dirigeai lentement vers la nôtre, "le Zéphyr", me demandant quelle idée nouvelle avait mon ami et pourquoi il tenait tant à ce que nous ne soyons qu'à deux pour faire cette promenade matinale.

Nos relations dataient de plusieurs années déjà. Nous nous étions rencontrés sur cette plage de Wissant, au moment où nous achevions l'un et l'autre nos études classiques, lui à Notre-Dame de Grâce de Valenciennes; moi, au collège Saint-Jean de Douai, car nos familles habitaient respectivement ces deux villes. Nous n'avions pas tardé à nous lier d'une amitié chaque jour plus étroite et quand les vacances prirent fin, nous eûmes à nous quitter un vrai chagrin. Nous allions tous les deux franchir le seuil de la vie réelle et connaître ce monde moderne contre lequel on nous avait prémunis au collège.

Deux mois après, nous nous retrouvions à Lille, suivant tous deux les cours de droit, mais nous n'étions pas inscrits à la même Faculté. Les parents de Maurice, pusillanimes, crurent préférable, dans l'intérêt de ses études — ou plutôt de ses succès — de l'envoyer à l'Université de l'Etat; j'étais de la "Catholique". — "S'il y a partialité dans les examens au détriment de l'enseignement libre", nous disait Madame de

Vireux de sa voix douce en nous expliquant sa décision, "notre chéri n'en souffrira pas." Mon père avait bien soulevé quelques objections de principe et contesté l'hypothèse où elle s'appuyait — pas plus que moi il ne mettait en doute l'esprit de justice de nos examinateurs officiels — il n'avait pu vaincre cette prudence maternelle dont Maurice souriait un peu. D'un esprit ouvert, curieux par tempérament et travailleur, il n'était pas de ceux que cette difficulté, à supposer qu'elle fût réelle, eût arrêtés. Il n'était pourtant pas fâché d'entendre l'exposition des doctrines contemporaines. Nous nous voyions souvent et dans nos causeries nous mêlions nos souvenirs de vacances et nos préoccupations actuelles. Durant les longues soirées d'hiver, nous discussions les problèmes qui surgissaient de toutes parts dans le vaste champ de nos études: c'était, par exemple, l'existence d'un droit naturel antérieur et supérieur au droit civil, ou bien l'origine des pouvoirs sociaux et leur fonction; la législation du mariage nous fournit aussi le sujet de plusieurs entretiens; d'autres fois, nous nous lançions dans l'économie politique envisageant les besoins de l'homme, l'organisation de la production, le droit de propriété, l'inégalité des richesses, le salariat... Je sentais bien que nous ne suivions plus la même voie, mais je pensais que nos routes étaient parallèles et, comme disent les mathématiciens, qu'elles se rencontraient à l'Infini.

Chaque année, nous nous retrouvions encore au bord de la mer, dans ce petit village de Wissant, alors perdu loin de toutes communications — on ne songeait pas en ce temps-là à établir un service d'automobiles vers Boulogne et vers Marquise. Par suite de notre solitude relative, nos familles étaient devenues de plus en plus intimes; il n'était pour ainsi dire pas de jour où nous ne faisons ensemble de joyeuses parties: pêches en mer, chasse sur la falaise, ou dans les dunes, promenades à travers la pittoresque campagne du Boulonnais, termes... et le soir, musique soit à la "Tempête", soit au "Zéphyr." Ah! les bons souvenirs d'antan!

II

Ce que nous appelions "le port" n'est que l'embouchure d'une minuscule rivière offrant aux pêcheurs de la côte un abri propice pour y échouer leurs bateaux. Au fond de la petite crique que forme l'estuaire, nous avions l'habitude d'ancrer la "Flèche", une petite barque non pontée avec laquelle nous faisons le long des côtes de bien jolies excursions. C'est là qu'à l'heure indiquée je rencontrai Maurice de Vireux le lendemain.

La mer était haute; elle étendait entre les dunes qui bordaient notre havre une belle nappe limpide sur laquelle chaque vague en mourant faisait une légère ondulation; la barque oscillait doucement à son passage tandis que l'eau clapotait sur ses flancs. En un instant, nous eûmes appareillé: la grand'voile toute blanche gonflée sous la brise était resplendissante de lumière et l'esquif bondissait léger, laissant sur le flot un sillon fugitif, trace éphémère de notre passage.

Wissant est assis près de l'eau, au milieu de collines sablonneuses; c'est le sommet d'un arc de cercle très ouvert que remplit la mer et dont les extrémités sont formées par les deux caps Blanc-Nez et du Gris-Nez. Laissant derrière nous les albes falaises du premier nous courrions parallèlement à la côte vers les rochers

sombres du second, dominés par ce beau phare dont on voit les feux en Angleterre. Le spectacle était magnifique et quoiqu'il ne fût pas nouveau pour moi, il me pénétrait de son charme et je sentais vibrer en moi devant cette nature une intense poésie que des mots n'auraient su traduire.

— "Oh! que c'est beau! Maurice", m'écriai-je à plusieurs reprises. "Vois donc." Et je lui montrais la plage d'or terminée par la haute muraille blanche au-dessus de laquelle on voyait fuir vers l'horizon les vertes prairies des collines, tandis qu'à ses pieds s'étendait l'immense surface bleue des flots.

— "C'est vrai", me répondait mon ami qui tenait la barre, et il se retournait un instant. "Journée radieuse." Mais il semblait prendre aujourd'hui moins d'intérêt à la mer et à la manœuvre. Quelque pensée l'absorbait évidemment et c'était sans doute pour m'en faire part qu'il m'avait donné ce rendez-vous.

En attendant, je repris ma contemplation; je sentais mon être se dilater et comme un cantique à la beauté s'élever en moi.

A un moment un panache de fumée s'éleva de l'horizon puis on vit grossir un vapeur qui disparut bientôt derrière la falaise: c'était le paquebot de Douvres qui gagnait Calais.

Et la "Flèche" filait, gracieuse, au milieu de ce calme serein.

Au delà du Gris-Nez s'étend pendant trois ou quatre milles une côte sauvage: la falaise brune tombe à pic sur une grève d'énormes galets qui s'entrechoquent à chaque vague avec un bruit sourd ininterrompu, mais dont l'intensité croît et décroît par saccades. Pas une demeure en vue, sauf quelques fermes au loin dans les terres et les maisons d'Audresselles sur leur promontoire rocheux qui limite l'horizon. Lieu propice s'il en fût aux rêveries mélancoliques...

Aussitôt le cap doublé — les lames étaient plus courtes — Maurice nous rapprocha du bord puis il me demanda de carguer le foc et la brigantine; il jeta l'ancre.

— "Eh bien?" dis-je en riant, "nous mouillons"; et j'ajoutai d'un ton plaisant: "Ah! qu'on est bien ici! Dressons-y trois tentes." (une petite scie qui avait alors le succès sur notre plage).

— "Ne ris pas, je t'en prie," me dit mon ami. "C'est pour te causer sérieusement que je t'ai prié de m'accompagner ce matin."

Sa voix s'était faite grave, mais elle n'était pas triste.

Quelque confidence intime, pensai-je... je ne devinai pas l'horrible chose qu'il allait m'apprendre.

Il reprit d'ailleurs vivement:

"Voilà longtemps que je veux te dire le secret qui m'opprime et toujours je recule. Il faut pourtant que tu le saches..."

Sa voix tremblait; il y eut encore un moment de silence pendant lequel je n'osais respirer, puis il continua brusquement:

"Mon ami — pourrai-je encore t'appeler mon ami dans un instant, je ne sais — mon cher ami (il me regardait fixement pour observer l'effet de ses paroles): j'ai perdu la foi; je ne crois plus, je ne veux plus croire. Ah! j'ai longtemps lutté contre mes préjugés, contre mes sentiments, contre mes traditions, et plus d'une fois j'ai cru que ces traditions, que ces sentiments, que ces préjugés l'emporteraient et que je ne me libérerais pas. Grâce à Dieu, (mais pourquoi dans ma bouche ce mot qui n'a pas de sens), j'en